Rezession

Le « style » vu de France

« Le style, c'est l'homme », cette célèbre formule provient d'un discours, lui aussi resté dans les mémoires, le « Discours sur le style » prononcé par le naturaliste Buffon à l'Académie française lors de sa réception du 25 août 1753. Elle est souvent citée, mais elle l'est en général à contre-sens car, dans cette phrase, il ne s'agit pas du tout du style comme expression de l'individu, pas plus que d'une variante du mot de Sénèque : *Oratio vultus animi est* (« le style est le miroir de l'âme »). Buffon veut d'abord dire que seuls les ouvrages bien écrits sont susceptibles de passer à la postérité. S'ils sont écrit sans goût et sans génie, ils périront et seront vite oubliés : les qualités de style sont les garants de leur immortalité. Mais Buffon ne cherche pas non plus à énoncer une théorie de la littérature. Il décrit la forme qui convient le mieux aux ouvrages scientifiques (ici l'histoire naturelle), bien plus qu'à l'art d'écrire en général. En fait, lorsque Buffon parle de « style », c'est avant tout pour en faire un trait caractéristique de la nature humaine. A ses yeux, la notion de style possède une véritable portée anthropologique : le style est l'homme même, l'homme est le seul animal qui puisse avoir un style.

L'accent que l'on met souvent en France sur le style est d'une autre nature. Le mot ne désigne pas le style auquel fait allusion Buffon. Ce n'est pas non plus le style d'un écrivain ou d'un artiste, c'est-à-dire sa façon d'écrire, de peindre ou d'écrire, qui se caractérise le plus souvent par une unité rendant possible son interprétation, son analyse en termes d'herméneutique.

L'idée sous-jacente essentielle est que la façon dont on fait les choses compte autant, sinon plus que les choses que l'on fait. D'où l'importance accordée au « *beau geste* », à l'élégance dans l'action, au désintéressement, à l'allure, à la tenue, bref à cet ensemble de qualités que la langue française désigne souvent sous le nom, difficile à traduire, de « *panache* ».

Dans le style, il y va de l'importance de la forme par rapport au fond. Dans d'autres pays d'Europe, protestants notamment, la forme peut paraître secondaire. On juge que le fond est plus important, et l'on estime souvent que s'attacher à la forme est la marque de cet esprit « superficiel » que l'on a souvent attribué aux Français. Ici, c'est l'inverse : on considère que c'est la forme qui fait, non la valeur de l'action, mais de l'homme qui la réalise.

Le style a peu à voir avec la morale, mais il a beaucoup à voir avec l'éthique. Le style, c'est en effet d'abord une attitude devant la vie, une façon de faire les choses qui renvoie d'emblée à une forme d'éthique très ancienne, que l'on pourrait appeler l'éthique de l'honneur et qui, comme en témoigne sa résonance aristocratique, constituait l'éthique dominante à l'époque de l'Ancien Régime. L'éthique de l'honneur, c'est le refus de céder, le refus de s'abaisser, la conviction qu'il y a des choses pires que la mort et qui méritent que l'on meure pour elle. Le contraire de l'honneur, c'est la honte – pas le péché.

Au fil des siècles, on le sait, éthique et morale ont pris des sens différents. La morale, privée ou publique, est l'ensemble des règles qu'il faut observer si l'on veut faire le bien. L'éthique, elle, a une base essentiellement individuelle, dont l'éthique du héros représente en quelque sorte la pointe incandescente. A bien des égards, l'éthique et la morale sont même parfaitement opposées. La morale vise à faire le bien et à combattre le mal. L'éthique se situe d'emblée au-delà de ces catégories – *Jenseits Gut und Böse*, pour reprendre le titre du livre de Nietzsche. Dans le meilleur des cas, elle soutient que rien ne peut être bien qui n'est pas en même temps beau. Parfois même, l'éthique conduit à préférer la beauté associée au « mal » plutôt que la médiocrité associée au « bien ». Dans l'ancienne Grèce, Périclés disait déjà que la « gloire immortelle » des Hellènes était d'avoir fait de « grandes choses en bien comme en mal ».

La notion de style n'est pas ignorée en Allemagne. C'est même dans ce pays qu'à la fin du XIXe siècle est apparue une nouvelle discipline littéraire : la stylistique, héritière à la fois de la philologie romane et de l'herméneutique d'un Schleiermacher ou d'un Dilthey. Oswald Spengler (*Preußentum und Sozialismus*, 1920) et surtout Moeller van den Bruck (*Das preußische Stil*, 1916 et 1922), pour ne citer qu'eux, ont aussi consacré plusieurs écrits au « style prussien ». Mais le sens qu'ils attribuent à ce mot est un peu différent. Ils voient plutôt dans le style l'ensemble des caractéristiques qui définissent une époque.

Le style est insensible aux prescriptions de la morale dogmatique abstraite, il ne sépare pas l'être et le paraître. Encore une fois, il ne recherche pas le bien, mais le « beau geste », la belle occasion, la belle mort. Lorsque Pierre Drieu La Rochelle, Henry de Montherlant ou Yukio Mishima se donnent la mort, ils donnent un exemple de style. Aller mourir pour une cause à laquelle on ne croit pas relève aussi du style.

Ce style peut conduire à un certain dandysme, étiquette que l'on a attribuée à Ernst Jünger et Pierre Drieu La Rochelle aussi bien qu'à Oscar Wilde, Brummel ou Lord Byron. Il peut aussi stimuler le goût de la blague ou du canular (en 1929, des étudiants d'Action française étaient parvenus à mobiliser plusieurs députés de gauche pour une campagne de soutien au peuple imaginaire des Poldèves !). Mais il peut aussi conduire à une certaine désinvolture, apparente du moins. L'écrivain et polémiste français Jean-Edern Hallier aimait dire : « Jours pairs, nous sommes de gauche, jours impairs, nous sommes de droite » ! Outre-Rhin, une telle formule est probablement difficile à comprendre…

Le style récuse toute forme d'utilitarisme bourgeois. Faire preuve de style, c'est ne jamais rechercher en priorité son meilleur intérêt, faire preuve de « noblesse d'âme » (Jünger), avoir le goût de ce qui ne sert à rien mais donne un sens à la vie. « C'est bien plus beau lorsque c'est inutile ! » : ce cri de Cyrano de Bergerac dans la célèbre pièce d'Edmond Rostand dit tout à lui seul. Le style implique le sens du devoir, mais ne conçoit l'exercice de ce devoir qu'avec des formes qui en embelliront l'accomplissement. Dans sa

Lettre d'un père à son fils (1932), Henry de Montherlant écrit : « L'essentiel est la hauteur. Elle vous tiendra lieu de tout. Elle vous tiendra même lieu de patrie, le jour où l'autre vous manquera ». Voilà le style. On trouverait des formules analogues chez Maurice Barrès.

En politique, le style est très souvent lié, trop souvent peut-être, à une esthétisation de la politique, dont les limites et les dangers ont été maintes fois soulignées, notamment par Walter Benjamin. Armin Mohler disait lui-même que le fascisme, selon lui, se caractérisait avant tout par un « style ». Il citait en exemple le sacrifice des cadets de l'Alcazar, durant la guerre d'Espagne, et le célèbre dialogue du colonel Moscardo avec son fils sur le point d'être fusillé. Les totalitarisme et les fascismes modernes (ces deux catégories n'étant pas synonymes) ont incontestablement cherché à esthétiser la politique, voire à en faire une « *Gesamtkunstwerk* » au sens wagnérien du terme, et c'est ce qui explique en grande partie la séduction qu'ils ont exercée sur quantité d'intellectuels. Les écrivains « fascistes » français, par exemple, n'avaient pour la plupart pas la moindre idée des doctrines fascistes, mais ils étaient impressionnés par les formes d'action qu'elles suscitaient. Ils n'étaient pas sensibles aux concepts, mais aux images. C'est ainsi que Robert Brasillach, attendant en prison son exécution, parle en 1945 de l'« esprit du fascisme », du « fascisme immense et rouge », des « chants et des défilés », des « cathédrales de lumière », allant jusqu'à écrire : « Le fascisme, il y a bien longtemps que nous avons pensé que c'était une poésie, et la poésie même du XXe siècle (avec le communisme sans doute) ». Après la guerre, c'est encore cette esthétique des régimes totalitaires qui, beaucoup plus que les idées et les doctrines, nourrira dans certains milieux marginaux des enthousiasmes et surtout des nostalgies politiquement absurdes.

Hannah Arendt, cependant, a bien montré aussi que l'analogie entre politique et esthétique se justifie par le fait que, dans ces deux sphères d'activité, une même capacité humaine de jugement est à l'œuvre.

Mais bien sûr, le style va bien au-delà des contingences historiques. Il est par définition de tous les temps. Il peut à tout moment resurgir et s'affirmer dans une manière d'être. Une manière d'être tout à fait étrangère au monde actuel, qui abonde en richesses, en spectacles, en objets, en technologies nouvelles, en flux commerciaux, en distractions de toutes sortes – mais qui n'a plus aucun style !

Alain de Benoist